



RAPPORT D'ANALYSE

l'indice de **CONFIANCE** des jeunes (15-25 ans)

Alain Mergier
Sociologue et sémiologue



LA POSTE



Observatoire
de la **Confiance**

L'Observatoire de la Confiance en bref

« La confiance est le plus puissant des ciments sociaux. Elle est à la base de tout, notamment des échanges et des liens entre les hommes. Au moment où la crise révèle des signes de défiance alarmants, il devient encore plus urgent et plus nécessaire de mieux comprendre et de contribuer à restaurer cette ressource vitale qui nous lie : la confiance. »

3

Depuis toujours, La Poste bénéficie d'un capital confiance très fort auprès de tous les Français. Ses activités de services la placent chaque jour au cœur des échanges de la société. Ce capital est à la fois précieux et fragile, c'est pourquoi La Poste a mis en place le premier Observatoire de la Confiance.

L'Observatoire de la Confiance est une structure de recherche, de réflexion et d'action. Il fait appel à des théoriciens et des praticiens pour mieux comprendre les mécanismes qui construisent ou détruisent la confiance dans notre société.

Parce que la jeunesse est la période où l'individu se construit, où il fait l'expérience des « premières fois » (premières amitiés, premiers amours, premier travail, premier logement...) - « premières fois » qui sont décisives dans le développement ou la perte de confiance de chacun - le programme d'études 2008-2009 de l'Observatoire de la Confiance est consacré aux enjeux de la confiance chez les 15-25 ans. »

Jean-Paul Bailly,

*Président du groupe La Poste
et Président de l'Observatoire de la Confiance*

Objectif de l'étude

Selon de nombreuses études, les jeunes Français montreraient des signes de défiance inquiétants. Réalité ou stigmatisation ? Qu'en est-il vraiment ?

À travers son Indice de Confiance des Jeunes, l'Observatoire de la Confiance poursuit trois objectifs :

- 1 - Mesurer régulièrement le niveau de confiance des 15-25 ans : confiance en eux, confiance dans l'avenir, dans les institutions, dans leurs proches, etc ;
- 2 - Analyser et mieux comprendre les mécanismes et les leviers de la confiance pour cette génération ;
- 3 - Pour en définitive, déjouer les clichés et caricatures qui stigmatisent la jeunesse en montrant, au-delà des problèmes qui touchent cette génération, les solutions et le changement culturel dont elle est porteuse.



Méthodologie de l'étude

L'Indice de Confiance des Jeunes est un programme d'études réalisé à l'initiative de l'Observatoire de la Confiance de La Poste.

Les analyses qui suivent reposent sur une méthodologie originale et approfondie qui s'appuie sur :

- L'exploration sémiologique de blogs et l'analyse de 45 entretiens qualitatifs (filles et de garçons, âgés de 15-18 ans et de 18-25 ans, issus de milieux populaires, moyens et aisés, interrogés individuellement ou en groupe) menées par l'Institut Wei.
- Les résultats de deux baromètres réalisés en [septembre 2008](#) et en [janvier 2009](#) par l'Institut LH2 auprès d'un échantillon représentatif de 1 000 jeunes de 15 à 25 ans.

Sommaire

Les enjeux de la confiance chez les 15-25 ans 7

L'absence de confiance au cœur du monde

La carte du fiable : cheminer dans un monde non fiable

Les pratiques relationnelles, ou comment réinventer la confiance

Pour aller plus loin 31

Les jeunes et la crise

Filières professionnelles et filières générales

L'Indice de Confiance des Jeunes 41

Principaux résultats

Focus : les jeunes et la crise

Les enjeux de la confiance chez les 15-25 ans



L'absence de confiance au cœur du monde

Un constat déprimant ?

Guerres endémiques, terrorisme, réchauffement climatique, catastrophes environnementales annoncées, tarissement des ressources naturelles... Le monde décrit par les jeunes est porteur de tous les dangers.

Mais y a-t-il une spécificité du regard de la jeune génération sur ce désordre planétaire ? S'il y a bien un diagnostic en grande partie partagé entre la jeune génération et leurs parents, le sens en est différent.

La jeune génération n'a jamais connu un autre état géopolitique, économique, environnemental du monde. Leurs aînés si. Pour les premiers, le monde est par nature immaîtrisable ; pour les seconds il l'est devenu. Imaginons une personne née dans un jardin à la française qui s'est lentement dégradé faute d'attention de la part des jardiniers. Imaginons une seconde personne née, elle, au cœur de la jungle. Pour la première, la sauvagerie sera signe de décadence, pour la seconde, elle sera l'état naturel de son monde.

Pour les jeunes générations, le caractère immaîtrisable du monde, son instabilité et donc son imprévisibilité, constituent les conditions dans lesquelles ils imaginent leur vie et se projettent dans l'avenir.

9 jeunes sur 10 estiment que le monde ne va pas bien. Pire, un tiers des jeunes n'envisage dans l'avenir aucune amélioration et un jeune sur deux estime même que la situation va se dégrader.

Leur perception de la crise financière et économique illustre leur vision du monde. Une large majorité d'entre eux, 64 %, n'est pas très étonnée de l'arrivée de cette crise qui s'inscrit pour elle dans la continuité d'une situation préalable. Mais, 60 % ont été surpris par son ampleur. *[Pour aller plus loin : les jeunes et la crise, p.32]*

On pourrait imaginer que cette vision du monde laisse les jeunes sans espoir, déprimés quant à leur avenir. Il n'en est rien...

Paradoxalement, les trois quarts des jeunes pensent qu'ils vont s'en sortir malgré tout.

« Réussir c'est gagner de l'argent. Ma mère a toujours été autonome et je veux réussir pour la rendre fière. Je vais essayer de faire le moins de détours possibles pour construire ma vie. À 20 ans, on se construit seul, cela ne dépend que de nous. »

Extrait d'entretiens de jeunes de 18 à 25 ans

Comment expliquer ce paradoxe ?

90 %
des jeunes Français
jugent que le monde va mal



75 %
pensent pouvoir s'en sortir



pourtant...

9

Les trois hypothèses

Sont-ils naïfs ? Sont-ils cyniques ? Ou se sentent-ils tout simplement protégés par le système institutionnel français ? Nous allons voir pourquoi aucune de ces trois explications n'est pertinente.

1^{re} hypothèse : les jeunes sont naïfs.

Cette génération de jeunes n'est ni naïve, ni idéaliste. La vision du monde des 15-25 ans s'accompagne d'une conscience aiguë des difficultés qui les attendent. Quotidiennement, ils sont soumis aux discours des parents, des enseignants, des médias qui les mettent en garde, inlassablement, face aux difficultés à venir. Le stress qu'ils ressentent parfois est autant lié aux pressions que l'inquiétude de leurs parents fait peser sur eux, qu'à leurs propres appréhensions.

2^e hypothèse : les jeunes sont cyniques.

La culture jeune n'est pas cynique au point d'estimer que la réussite personnelle peut se penser au détriment des autres. Loin de l'égoïsme individualiste au travers duquel on stigmatise trop souvent leur mentalité, les jeunes pensent qu'il faut changer le monde (ils sont 9 sur 10 à le déclarer). Cependant, ce changement ne constitue pas pour eux un préalable à leur insertion

sociale. Ils ne veulent pas changer le monde pour pouvoir y vivre, ils veulent vivre dans ce monde avec l'idée que leur façon d'agir, d'être avec les autres, de travailler, de consommer va le changer. L'attitude de la jeune génération se distingue de celle des jeunes de Mai 68. Pour ces derniers, la remise en cause de la société en passait par la volonté de remplacer le modèle de la société (capitalisme, consommation, domination de classe) par un autre modèle opposé et issu des mouvances marxistes, anarchistes ou libertaires. Pour la jeune génération actuelle, si la transformation du monde est nécessaire, il n'est pas question d'un remplacement radical et violent d'un modèle par un autre, mais de la transformation, de l'adaptation du modèle actuel. Si la société de consommation n'est pas remise en cause, elle doit se transformer en intégrant des valeurs éthiques comme la responsabilité environnementale, l'équité ou le refus du travail des enfants.

3^e hypothèse : les jeunes se sentent protégés par le système institutionnel français.

Cette hypothèse est démentie par le faible niveau de confiance obtenu par la plupart des organisations. Seules les associations humanitaires s'avèrent dignes de confiance, ce qui permet d'étalonner les potentialités de confiance des jeunes par rapport aux organisations... Si 73 % d'entre eux sont capables d'avoir confiance dans un type d'organisation, on conçoit mieux le déficit de confiance en ce qui concerne l'État (35 %), les entreprises (37 %), les services publics (41 %), les organisations internationales (50 %), l'Europe (52 %) ou encore les organisations internationales ou l'Europe (1 jeune sur 2).



Cette **crise de confiance institutionnelle** est à mettre en rapport avec la vision du monde des jeunes. Si la plupart des organisations souffrent d'un lourd déficit de confiance chez les 15-25 ans, c'est, qu'aux yeux des jeunes, celles-ci ne font pas la preuve de leur efficacité dans leur mission de maîtrise du monde et fiabilisation du fonctionnement de la société. Les jeunes ne croient pas les institutions capables de sécuriser leur destin dans ce monde incertain.

La question du travail au cœur des enjeux de la confiance chez les jeunes

Le sentiment d'insécurité des jeunes vis-à-vis de la société et de ses institutions est indissociable de la question du travail. L'entrée dans le monde du travail est devenue la colonne vertébrale des prescriptions auxquelles sont soumis les adolescents. C'est le leitmotiv des enseignants, des parents, des discours sociaux, mais cette prescription a également été intériorisée comme condition d'**autonomie individuelle**, comme condition de sortie de l'adolescence.

Il y a chez les 15/25 ans une aspiration extrêmement forte à l'autonomie qui est subordonnée, dans une société où tout est lié à l'argent, à l'**autonomie financière**. L'autonomie financière implique le travail, qui implique un emploi.

Les jeunes perçoivent à la fois la centralité du monde du travail et sa rudesse, son caractère arbitraire et imprévisible des règles du jeu qui l'animent.

Cette génération est née dans une société dans laquelle le **chômage de masse** n'est plus le problème conjoncturel d'une France en mal de dynamisme et de croissance (vision de leurs aînés), mais une partie constituante, structurante, de la société française. Et le plus problématique pour la jeune génération, ce n'est pas que l'entrée dans le monde du travail est difficile, c'est qu'elle est **aléatoire**. Ils savent évidemment qu'il vaut mieux avoir un diplôme, mais ils savent aussi que cela ne suffit pas ; il y a toujours « autre chose » qui entre en jeu, et qui relève de ce qui est ressenti comme une irrationalité sociale.

« Un diplôme ne suffit pas, il faut en plus 2 ans d'expérience professionnelle ! » leur disent les employeurs. Or, comment faire lorsqu'on veut décrocher son premier job ?

Sans règle du jeu, l'entrée dans le monde du travail n'est pas fiable. Bien plus, au travers des récits de leurs parents, de leurs proches, au travers des médias, ils savent qu'une fois franchi le seuil de ce monde, on est loin de se retrouver dans un univers prévisible. Ils savent que la perte d'emploi peut frapper de façon arbitraire.

11

*« La pression, c'est la question de l'avenir,
c'est tout le travail que mon père a fourni
pour que l'on réussisse, elle vient de l'héritage,
du comment nos parents ont galéré. Ils
la mettent en nous, quand ce n'est pas la
revanche sociale,
c'est pour conserver son rang.
Le travail c'est ce qui compte à mes yeux.
Mais je me rends compte que le travail ne
suffit pas.
La réussite devrait être proportionnée au
travail, ce n'est pas le cas. [...]
Je ressens l'injustice... »*

Extrait d'entretiens de jeunes de 18 à 25 ans

L'école

La confiance toute relative qu'ils accordent au système éducatif est à mettre en relation avec la question du travail. D'une manière générale, les jeunes se sentent mal préparés à l'entrée dans le monde professionnel. L'école est selon eux un univers clos, déconnecté du monde d'aujourd'hui. **La réussite scolaire n'est pas, pour 57 % d'entre eux, une garantie de réussite professionnelle.** Le traditionnel « il faut bien travailler à l'école si tu veux avoir un bon métier » n'est plus si évident. Dans une société où les jeunes sont les premières victimes du chômage et de la précarité, le système scolaire apparaît de plus en plus comme une institution dont le sens « s'assèche » et tend à se réduire à une pure finalité « diplômante » : sésame de l'accès à une vie professionnelle et adulte.



12

« Les conditions de vie sont difficiles, il y a la crise du logement, on va avoir du mal à se loger, à gagner sa vie. La vie va être plus dure qu'avant. On peut avoir bac +10 et être sans travail. »

Extrait d'entretiens de jeunes de 18 à 25 ans

Par ailleurs, la perception du corps enseignant est mitigée. **Pour un jeune sur deux, les professeurs n'inspirent pas confiance dans leur rôle « institutionnel »**, c'est-à-dire en tant que représentants de l'institution scolaire. L'école étant devenue une « machine à examen », l'enseignant peut apparaître comme un simple rouage, qui se contente de dérouler un programme. Dans ce cadre, chacun, « enseignant » comme « élève », reste à sa place désignée par le système scolaire et s'y trouve réduit, laissant dès lors peu d'espace à l'établissement d'une relation de confiance.

Mais, si les jeunes *ont* a priori peu confiance dans les enseignants, cela ne signifie pas pour autant qu'ils ne leur *font* jamais confiance. **Une relation de « personne à personne » avec un professeur en particulier peut s'établir**, cela est d'ailleurs déjà arrivé pour **70 % des jeunes**.

La question de l'école est centrale, car, dans l'expérience sociale des jeunes, elle est l'institution centrale, celle à laquelle ils ont affaire quotidiennement. Or, elle ne suscite la confiance que pour un peu plus d'un jeune sur deux, et surtout parmi ceux qui suivent une filière professionnelle.

[Pour aller plus loin : *Filières professionnelles et filières générales*, p.36.]

« Entre 20 et 24 ans, la vie change à 100 000 à l'heure. C'est la période des cassures. On veut sortir du moule enfantin, mais on a peur. Ce sont des années d'angoisse.

C'est comme un Bernard-l'Hermite, on sort de la carapace des parents et on va devoir se faire notre propre coque. On a peur de se louper, de ne pas réussir et, en plus, le monde est difficile. Même avec un bon cursus, on n'est pas sûr d'y arriver.

Mes parents me disent que je vais y arriver. C'est lourd et, en même temps, ils ne se rendent pas compte : ils avaient moins peur que nous de perdre du temps, eux. Ils pouvaient être sûrs d'y arriver. »

Extrait d'entretiens de jeunes de 18 à 25 ans

Il est temps de revenir à notre paradoxe. La jeune génération estime que le monde va mal, et en même temps elle pense pouvoir s'y faire une place... Or, pour lever ce paradoxe, nous ne pouvons ni supposer les 15-25 ans naïfs ou utopistes, ni les considérer comme des cyniques. Nous ne pouvons pas non plus chercher l'explication dans la confiance institutionnelle.

Il convient donc de chercher une autre explication.

La jeune génération est née, a grandi dans un univers qui était déjà devenu non fiable. Le manque de confiance n'est pas vécu comme une perte de confiance. Perdre et manquer : ce n'est pas la même chose. Sous un certain angle, c'est même l'inverse. Si je perds confiance dans le monde, je suis profondément déstabilisé car mon rapport au monde était structuré par cette confiance. La jeune génération, elle, n'a connu que l'absence de confiance. Son rapport au monde est structuré par le manque de confiance. Le manque de confiance ne la déstabilise pas. Elle la dynamise.

Comment fonctionne cette dynamisation ?



La carte du fiable : cheminer dans un monde non fiable

La prise en charge individuelle de la confiance

Les psychologues, les économistes, les sociologues l'ont écrit à de nombreuses reprises : « la confiance est à la base de tout ». Et nous le savons bien d'expérience : il est impossible de vivre sans confiance. **Les 15-25 ans sont donc dans une situation contradictoire : ils savent la confiance nécessaire et la ressentent comme un manque.**

Ce qui est important au final, ce n'est pas de savoir si les jeunes vivent bien ou mal cette contradiction, mais plutôt de savoir comment ils la résolvent. Ils ne peuvent espérer changer un monde qu'ils estiment immaîtrisable. Il ne leur reste donc qu'à s'y **adapter**. Et s'adapter à un monde non fiable, c'est trouver le moyen d'y **fiabiliser** son propre chemin.

Pour clarifier ce changement culturel porté par les 15-25 ans, il convient d'opposer deux formulations de la confiance : **avoir confiance** et **faire confiance**. Lorsque nous disons « j'ai confiance », d'une certaine façon, nous sommes passifs dans notre rapport à la confiance. Avoir confiance, c'est faire état d'une relation de confiance préexistante sur laquelle nous nous appuyons. Alors que lorsque nous disons « je fais confiance », nous sommes actifs, nous nous engageons dans une action, un faire, qui est l'établissement d'une relation de confiance, qui n'existait pas au préalable. Avoir confiance est un constat, faire confiance est une action.

Par conséquent, le problème central est de savoir **comment la jeune génération s'y prend pour faire confiance, dans un monde dans lequel ils n'ont pas confiance.**

Les entretiens avec les jeunes ont révélé la place centrale des **pratiques relationnelles** et des pratiques de **présentation de soi** dans leur vie quotidienne. Les technologies (Internet et téléphone mobile), la mode, l'apparence, la consommation... sont des préoccupations adolescentes qui occupent une grande part de leur énergie et de leur temps.

Les adultes, et, plus particulièrement les parents, ont des attitudes critiques face à ces comportements qu'ils jugent superficiels et addictifs. Ce qui ressort de notre étude est d'un autre ordre. À travers ces pratiques, ce qui se joue est beaucoup plus fondamental que ce qu'il n'y paraît.

La présentation de soi et les pratiques relationnelles sont indissociables : **la construction de son image ne se fait que dans le rapport aux autres**, et **la conduite des relations avec les autres suppose une construction de soi**. En réalité, ce qui est spécifique à la génération 15-25 ans, ce n'est pas l'existence de cette relation (aujourd'hui devenue importante pour toute la société), c'est surtout l'investissement considérable que les jeunes y consacrent. Tout se passe comme si **l'investissement dans l'univers de la relation interpersonnelle était proportionné au manque de confiance des jeunes envers le monde et ses institutions**.

La nécessité de faire confiance lorsqu' « on n'a pas confiance » a ainsi partie liée avec les pratiques relationnelles et la présentation de soi. Cette piste permet de traverser et de relier l'ensemble des pratiques des jeunes : la musique, la mode, la technologie, les SMS et MSN, les amitiés, la famille...

Pour comprendre la façon dont ces différentes réalités sociales, en apparence plus ou moins déliées, sont en fait intimement associées, il convient de les restituer dans la cartographie imaginaire que nos travaux auprès des jeunes nous ont permis d'établir : la **carte du fiable...**

Le monde inhospitalier et les zones de transition

Cet imaginaire est organisé en trois sphères concentriques : au centre l'individu. Le vaste monde, dont nous avons exposé précédemment la **non fiabilité**, englobe l'ensemble. Entre ce monde non fiable et l'individu, il existe **deux sphères intermédiaires** : d'abord, au plus près du corps de l'individu, l'**enveloppe identitaire**, puis, en périphérie proche, ce que l'on pourrait appeler le **cercle des fiables**.



Le rapport entre le monde et l'individu n'est pas direct. Il y a une zone constituée de l'enveloppe identitaire et du cercle des fiables qui sert de transition entre l'individu et le monde immaîtrisable. C'est au travers de ces deux sphères que l'individu entre en relation avec le monde. Il ne s'agit pas d'une protection qui enclôt, qui sépare, qui enferme, qui isole, mais bien au contraire, d'**une protection qui permet à l'individu de se confronter au monde**, d'entrer en relation et de se construire dans cette relation avec lui.

Ce qui est spécifique aux adolescents actuels, ce n'est pas l'existence de cette zone intermédiaire, c'est son hypertrophie.

L'enveloppe identitaire

Ce premier espace intermédiaire remplit trois fonctions distinctes :

- **Fonction expressive** : l'enveloppe identitaire manifeste au regard de l'autre les signes identitaires de l'individu.
- **Fonction protectrice** : elle trace une ligne Maginot, formant un refuge à l'intérieur duquel l'adolescent se sent chez lui.
- **Fonction communicationnelle** : pour protectrice qu'elle soit, cette enveloppe n'est pas refermée sur elle-même ; bien au contraire, elle doit impérativement pouvoir mettre en contact à tout moment avec le cercle des fiables.

Insistons sur deux composants de cette enveloppe qui constituent en quelque sorte la **panoplie** de l'adolescent, bien connue des parents : les vêtements et la musique, à travers l'appareillage technologique du MP3.

De la **passion vestimentaire** des adolescents, les profanes (entendez, les parents) ne perçoivent généralement qu'une inclination moutonnaire à une conformité stylistique. Il n'en est rien, bien au contraire.

Les choix vestimentaires font l'objet d'une élaboration complexe et précise. Ils correspondent à une double fonction. Ils doivent, d'une part, exprimer des liens d'affiliation stylistique à des univers qui servent de référents collectifs. De ce point de vue, il y a bien recherche de conformité. Mais en même temps, ils doivent construire une singularité en contradiction avec cette conformité. Les choix vestimentaires sont l'objet d'une véritable activité qui procède selon deux dimensions propres au langage : le choix des signes et leur combinaison.

Cette activité nécessite des compétences langagières et une culture stylistique : il faut savoir identifier les codes, les interpréter, les manier, il faut savoir jouer avec et les combiner...

Dans cette expressivité vestimentaire se joue un positionnement personnel lié à la conduite de stratégies relationnelles. La question vestimentaire n'a rien d'un jeu futile, son enjeu est existentiel pour l'adolescent : il s'agit pour lui de pouvoir non seulement trouver mais aussi garder sa place, tenir sa place, être à la hauteur, ne pas perdre la face... La construction de la confiance, ici la confiance en soi, permettant la confiance en l'autre, est liée, en partie au moins, à la stratégie vestimentaire.

La place des **MP3** dans cette enveloppe est particulièrement claire.

« *Je suis comme un poisson dans l'eau avec ma musique. C'est comme si je voyageais (dans le métro) dans un aquarium. Le bruit, les gens tout ça, ça les tient à distance et je suis comme chez moi* », raconte un jeune homme. Tout est dit.

La consommation musicale prend, dans la perspective d'un rapport au monde hostile, une place très particulière. Elle constitue un liquide amniotique protecteur qui permet de tenir l'agressivité potentielle ou effective du monde à distance, de s'en séparer, non pour vivre loin du monde (utopie ou nostalgie), mais pour vivre en parallèle du monde (aquarium).

Il ne s'agit pas de s'échapper du monde mais de le traverser. Et pour traverser un milieu non fiable, il faut se protéger. **La musique est une protection de soi**, une protection de l'intégrité du soi : ce jeune homme ne parlait pas de musique mais de « SA » musique. L'investissement stylistique que nous avons défini à propos de l'enjeu vestimentaire se retrouve au cœur de ce rapport à la musique.

extrait de blog

MOI ET LA MUSIQUE



La **musique** est une agréable magie, avec ses rythmes pleins d'énergie, elle hante l'âme voluptueusement. La **musique** est un calmant doux, une drogue **bénéfique** qui nous fait oublier les soucis de la vie et a un effet intense sur notre moral. C'est une sorte d'échappatoire, qui, comme par enchantement fait vibrer notre cœur, apaiser notre **souffrance**, rejouir, fait couler nos larmes ou encore faire revenir la nostalgie de certains moments de notre vie. La **musique** fait partie de la coquille où je m'abanouis.

Le cercle des fiables

Face au monde inhospitalier dans lequel ils doivent avancer, les jeunes s'investissent dans cet espace qui rassemble ceux sur qui ils savent pouvoir compter, que ce soient des personnes ou des organisations.

Ces relations interpersonnelles ne sont pas données aux jeunes : ils doivent les construire, les élaborer. Pour cela, il leur faut acquérir de véritables **compétences relationnelles** qui constituent une spécificité de la jeune génération.

L'apprentissage de ces compétences relationnelles est l'enjeu majeur de la tranche d'âge qui va de 15 ans (mais qui commence souvent vers 13 ans) et qui se termine aux alentours de 18 ans. Il permet de construire le **tissu relationnel de proximité** qui est composé des personnes sur qui le jeune peut s'appuyer pour exister, pour se faire une place, pour compter dans le monde. C'est dans les blogs que se constitue cette compétence, et c'est dans les réseaux sociaux (type Facebook) qu'elle se met en pratique et se développe [Cf. « *Les pratiques relationnelles ou comment réinventer la confiance*, p22.].



Ce tissu relationnel se structure autour de deux types de fiables :

- **Les fiables naturels** : c'est avant tout la famille, voire parfois les amis d'enfance, ceux que l'on a toujours connus, et qui sont presque de la famille. Ceux-là ont fait leur preuve dans la durée. Ils n'ont jamais trahi, ils ont toujours soutenu.
- **Les fiables élus** : ce sont des amis plus récents mais qui doivent avoir été testés avant d'accéder au statut de fiable ! Ce cercle est le théâtre d'une intense activité relationnelle. Les jeunes investissent une énergie considérable à établir des réseaux d'amis, à les tester, à les évaluer. Ils trient entre ceux en qui ils peuvent faire confiance et ceux en qui ils ne peuvent plus. Ils sélectionnent en fonction du plus ou moins grand degré de confiance. Ils hiérarchisent leur réseau : les amis de premier rang, de deuxième, de troisième rang... et ils savent ce qu'ils peuvent attendre de chacun d'eux.

En observant cette hiérarchie des personnes sur lesquelles les jeunes déclarent pouvoir compter, il apparaît que, juste après la famille et les amis proches, il y a « soi-même ». Cette troisième position n'a rien d'étonnant : elle correspond à **la construction de la confiance en soi, qui résulte des relations que l'on construit avec autrui**. Autrement dit, plus grande est la confiance avec les proches, plus forte est la confiance en soi. La confiance en soi, face au monde non fiable, est une des finalités du cercle des fiables.

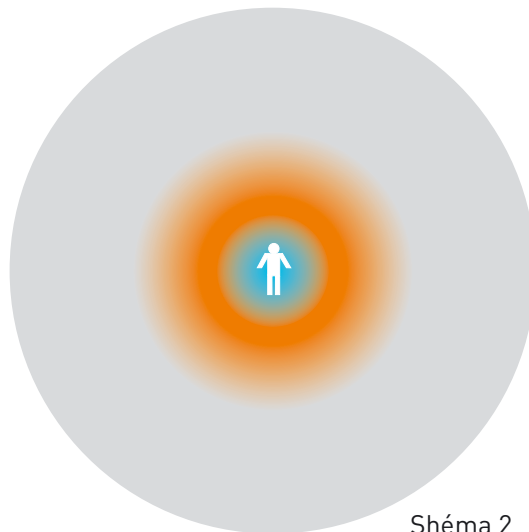
Mais, il n'y a pas que des personnes dans ce cercle des fiables, il y a aussi, parfois, des organisations : associations, clubs de sport, mosquées, associations de proximité,... mais sous condition que « l'offre relationnelle » de ses organisations obéisse à l'**éthique** qui fonde les pratiques relationnelles des jeunes qui seront décrites dans le chapitre suivant.

Zone de transition ou zone d'enfermement

Nous avons décrit, à travers cette organisation des sphères, un cadre dans lequel les individus appartenant à une même génération se retrouvent. Dans ce sens, il y a culture générationnelle. Pour autant, la façon de vivre le manque de confiance envers le monde est très différente selon les catégories sociales.



Shéma 1



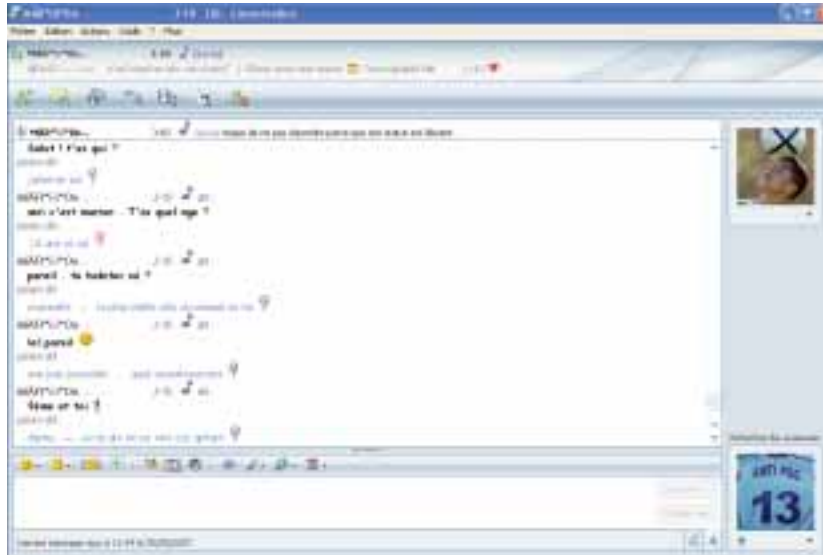
Shéma 2

Ici figure un contraste considérable entre des populations jeunes issues de milieux défavorisés (shéma 1) et des jeunes issus de milieux plus favorisés (shéma 2).

Le monde du shéma 1 est massivement, sans distinction, inhospitalier. Face à ce qui est vécu comme une menace permanente, la sphère des fiables et celle de l'enveloppe identitaire se renforcent, deviennent « armure », « rempart ». Elles poussent à l'isolement, à la rupture. Dans les cas extrêmes, les jeunes se vivent corporellement, mais aussi territorialement sous le registre de la citadelle assiégée. Tout franchissement de ces frontières devient mise en danger : un regard, un mot, mais aussi, bien entendu, l'irruption des symboles du pouvoir.

Dans le second schéma, où le monde est considéré au travers d'une gradation de la non fiabilité, le manque de confiance ne disparaît jamais : le cercle des fiables est plus grand, les frontières moins étanches, le mouvement devient possible. Les sphères existent, mais elles sont plus souples, moins crispées. Le manque de confiance caractérise le monde, mais l'individu est mieux à même d'aller s'y aventurer.

Photographie issue de l'expérience
« La Confiance en Images vue par les jeunes » - www.faitesnousconfiance.fr



Ce passage d'une sphère à l'autre, cette ouverture sur le monde sont conditionnés par des pratiques relationnelles extrêmement élaborées que nous allons détailler dans le chapitre suivant consacré à deux lieux privilégiés des enjeux relationnels liés à la question de la confiance : les blogs et Facebook.



Les pratiques relationnelles, ou comment réinventer la confiance

Les blogs : lieux de l'éducation relationnelle

Cette activité complexe d'*expert en relations interpersonnelles* à laquelle les adolescents s'adonnent, est particulièrement lisible dans les blogs dont l'exploration permet de mieux appréhender certains aspects essentiels de la culture jeune.

L'autre comme miroir

Un blog n'est pas réductible au traditionnel journal intime qui est le lieu où l'adolescent s'adresse et se raconte à soi-même, comme face à un miroir. C'est un dispositif de *réflexion* au sens où un miroir réfléchit l'image, mais aussi au sens où celui qui écrit le journal réfléchit sur lui-même. Le blog est un espace de réflexion de soi, mais ici, c'est le regard de l'autre convoqué en permanence qui sert de miroir. Le temps de réflexion de soi sur soi, se confond dans les blogs avec *l'élaboration des réseaux relationnels*. La construction de l'individualité adolescente se fait à travers la construction des réseaux relationnels. L'enjeu est donc élevé pour les jeunes, et ils en ont parfaitement conscience.

22

extrait de blog

Moi si je devais résumer ma vie, aujourd'hui avec vous, je dirais que c'est d'abord des rencontres, des gens qui m'ont tendu la main peut-être à un moment où je ne pouvais pas, où j'étais seul chez moi. ..

Parfois on ne trouve pas l'interlocuteur en face, je dirais le miroir qui vous aide à avancer.

Je serais rien sans tout mon petit monde.



je ne vous le dit jamais assez vous etes vremen geniale come
ami kan jsui pa bien ya na tjs une pour me remonté le moral
meme si c pa simple pr toi je le c é japrecie votre aide a tte lé
deu de jeudi soir le fille
je vous adore merci
bisous

Le respect d'une éthique relationnelle

Les blogueurs déploient une grande vigilance pour veiller à la **qualité relationnelle**. Leur discours s'organise autour de valeurs centrales : la vérité, la sincérité, la réciprocité, la bienveillance. L'univers des blogs d'adolescents est fondé sur une véritable **éthique relationnelle**. On rejette la tricherie, le mensonge, la condescendance (« ceux qui se la pètent »), et par-dessus tout, la trahison.

Les relations interpersonnelles ont une fonction de **reconnaissance** : l'adolescent attend d'être reconnu pour ce qu'il est. Il attend qu'on lui dise « tu es comme tu es, et ce que tu es est digne d'intérêt ». Il y a une phrase qui revient régulièrement dans les blogs : « surtout ne change pas ! ». Cette injonction est en réalité une forme de réassurance du fondement même de la relation. « Ne change pas » signifie : tu n'as pas besoin de changer pour susciter l'estime, l'amitié, l'amour.

C'est donc au travers de cette expression de la **considération** que se construit et se renforce la confiance en soi des adolescents.

La mise en place d'un contrat relationnel

Il y a un deuxième registre de reconnaissance qui apparaît dans les blogs et qui s'exprime au travers de la notion très récurrente de **soutien** dans un moment difficile - en général l'épreuve d'une trahison amicale ou amoureuse. Ce soutien, cette aide, cette présence attentionnée est le moment où les mots (« ne change pas ») conduisent à l'action (« tu peux compter sur moi »). C'est dans cette pratique intensive du soutien que se construit la confiance en l'autre.

Mais la reconnaissance ne joue pas uniquement sur ces deux registres : confiance en soi et confiance en l'autre. Elle permet aussi de créer une perspective plus générale à travers la notion de **réciprocité** : « je ne reconnais que celui qui me reconnaît, et je ne puis soutenir que celui qui me soutient. Celui que j'ai reconnu et qui ne me reconnaît pas, me trahit. Celui que j'ai soutenu dans une épreuve, et qui ne me soutient pas, ou ne me reconnaît pas pour ce que je suis, me trahit ». Outre donc une éthique relationnelle, les blogs se caractérisent par un **contrat relationnel de réciprocité**.

Avec ce contrat s'invente une nouvelle conception de la solidarité, fondée non plus sur la puissance d'une communauté anonyme, mais sur les relations interpersonnelles. Une **solidarité « peer to peer »** (pour reprendre un vocabulaire propre à la culture numérique). L'observation des blogs, et plus particulièrement l'analyse des processus de reconnaissance qui y sont à l'œuvre, font apparaître une nouvelle perspective du « vivre ensemble », une façon de « faire société », sécurisée par les relations interpersonnelles.

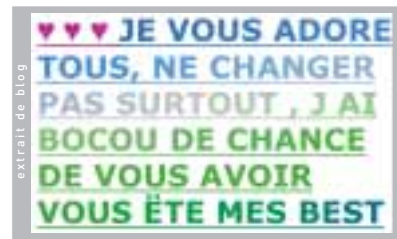
L'acquisition de compétences relationnelles

Vers 18-19 ans, l'époque des blogs tend à s'achever. Les jeunes passent à autre chose, franchissent un seuil. Il y a dans cette évolution deux facteurs.

Le premier est la nécessité de plus en plus pressante d'entrer dans le monde adulte, de l'autonomie et donc dans le monde du travail.

La seconde est que l'expérience des blogs, telle que nous l'avons dessinée, se conclue à la façon d'un **apprentissage**. Les jeunes blogueurs ont acquis une véritable et très performante **compétence relationnelle**. Ils savent, au sortir de l'adolescence et de leur blog, construire et « manager » un tissu de relations interpersonnelles dans lequel ils peuvent trouver les ressorts de leur confiance face à un monde de défiance.

Où se retrouvent-ils après la période blogs ? Sur Facebook et autres réseaux sociaux, c'est-à-dire sur des sites fonctionnant précisément sur un mode relationnel, mais qui ne se cantonnent plus au cercle des fiables pour s'ouvrir sur le reste du monde : **du « petit monde » au « grand monde »**.



Facebook : lieu de la comédie interpersonnelle

L'élargissement du réseau relationnel

Dans les blogs, l'adolescent se constitue un socle de confiance en soi à travers le tissage méticuleux d'un réseau relationnel. Mais ce qu'il retiendra surtout de cette expérience des blogs, c'est la compétence qu'il aura acquise.

En basculant du blog au réseau social (type Facebook), les jeunes passent du « petit bain » (où ils ont appris à nager) au « grand bain », c'est-à-dire d'un espace « cocon » intime et contrôlé à un espace ouvert sur le monde. Le réseau s'étend : ce qui compte, ce n'est plus tant le cercle des amis proches que celui des amis d'amis. « On n'a pas besoin de les chercher, on ajoute un ami, cela nous donne accès à ses amis et nous indique ceux que l'on connaît peut-être, on clique, et la liste des contacts s'agrandit presque toute seule » raconte une jeune fille.

Sur Facebook, les jeunes construisent leur relation au monde en construisant un réseau relationnel potentiellement infini qui permet de s'aventurer en expérimentant le jeu social sans prendre de risque.

Une véritable culture relationnelle

La pratique de Facebook comprend des temps d'apprentissage. Mais au-delà, on trouve deux grands types d'attitudes et de pratiques chez les jeunes :

- **Les amateurs.** S'il leur importe d'agrandir leur liste d'amis, ils sont en retrait, prennent moins de risques, cloisonnent leur réseau et n'ouvrent leur profil qu'à des personnes connues. Ils regardent les actualités de leurs « amis », participent aux tests et aux jeux, mais ne sont pas véritablement acteurs dans l'animation du réseau. Ils maîtrisent moins les règles de cet univers, et peuvent être gênés par le fait que toutes leurs actions soient visibles....
- **Les experts.** Ils s'aventurent, s'exposent, et animent activement leur réseau. Ils testent et jouent de toutes les possibilités du système. Ils connaissent très bien les codes de cet univers. Un de leurs objectifs est d'agrandir toujours plus le nombre de contacts et de faire de nouvelles rencontres. Ils multiplient les requêtes, refusent peu de demandes, et s'aventurent au-delà du cercle des personnes connues....

Quel intérêt peuvent-ils trouver à multiplier et à collectionner les « amis » ? Quel intérêt peuvent-ils trouver à entretenir avec quelqu'un qu'ils ne connaissent pas des relations qu'ils pourraient avoir avec des personnes proches ?

Sous le lien hypertexte affichant les 50, 100, 200... « amis », se trouve une typologie : « amis proches », « amis d'amis », « collègues », « blogueurs avec qui on a lié des affinités ».

Ce système de repérage nous paraît être une clé de compréhension de Facebook.

Les experts notamment développent un plaisir et un art des subtilités relationnelles : ils savent les choses à faire et à ne pas faire, connaissent les codes et règles relationnelles et savent jouer avec. On pourrait parler d'une **esthétique de la relation**, d'une véritable **culture relationnelle**, raffinée et sophistiquée.

Un faible engagement relationnel

L'enjeu est fort : il faut être sur Facebook, « il faut en être ! ». Cependant, contrairement aux blogs (monde des fiables), l'engagement relationnel est faible. Il est plus souple, ludique et l'investissement personnel est différent de celui que l'on attend traditionnellement de l'amitié. « Je ne suis pas obligé de donner de ma personne, je n'ai pas de comptes à rendre ». Les membres de Facebook sont ici libérés de la responsabilité qui accompagne habituellement l'amitié ou l'adhésion à un groupe.

Ainsi, quand un internaute adhère à un groupe sur Facebook, ce qui est important au final, ce n'est pas tant l'objet du groupe (de nombreux groupes se constituent sur des sujets futiles, voire absurdes), que la possibilité de **faire groupe** à tout moment et sans engagement sur la durée.

Pour autant cet espace n'est pas sans règles. Implicitement les jeunes s'engagent à respecter la visibilité (la leur et celle de son réseau) et les valeurs relationnelles qu'ils ont développées sur les blogs.

La **visibilité** (qui n'a pas de rapport avec la transparence) est une règle pragmatique : ne pas être visible, c'est condamner Facebook. Le respect de cette règle est significatif car elle renvoie à une forme de responsabilité vis-à-vis du collectif, qui n'est pas fondée sur des valeurs éthiques mais sur des normes pragmatiques. Cette responsabilité pragmatique est indissociable de toute forme de collectif fondé sur le réseau. Celui qui veut tirer bénéfice du réseau doit respecter ses normes de fonctionnement. S'il ne le fait pas, il ne sera pas « puni » mais il se mettra lui-même « hors jeu ».

Le fonctionnement en réseau permet donc le développement de formes nouvelles de **responsabilité individuelle**. Or, cette dernière est, contrairement aux idées reçues, très importante dans la culture jeune.

Une scène publique virtuelle et donc réelle

Facebook est le lieu de la **persona** et de son ambivalence. Le terme de persona désignait le **masque de l'acteur romain** : le masque qui cache et qui montre. Il permet à l'acteur de devenir acteur, c'est-à-dire de prendre place sur la scène publique, d'y jouer un rôle parmi les autres. Mais, en même temps, il crée une distance entre la figure publique et la vérité subjective.

Sur sa page Facebook, il ne s'agit pas de se livrer totalement. La présentation de soi fait l'objet d'un calcul stratégique. Le membre Facebook élabore un masque dont la fonction n'est pas de se dissimuler, mais de se montrer sans se dévoiler. Ce masque est l'objet d'une importante activité de contrôle et de construction de la part de l'acteur. C'est la notion de personnalisation du profil : ce que l'internaute décide de rendre visible ou pas, de dire ou non. Personnalisation, ou plus exactement **personnification**, c'est-à-dire un processus de passage de l'individu (anonyme) à la personne.

Facebook est une scène où se joue un rôle et où s'**expérimentent les règles du jeu de la socialité**. Dante écrivit la Divine comédie. Balzac, la Comédie humaine. Sur Facebook s'écrit la **comédie interpersonnelle**. Ce terme de comédie ne renvoie pas plus que chez Dante ou Balzac à un quelconque mépris. Il s'agit bien au contraire de prendre la distance nécessaire pour appréhender, stratégiquement, le monde et la société. Il ne peut y avoir de réalité commune, de société, sans confiance, car la condition sine qua non de ce qui est commun, c'est la **confiance réciproque**. Dans l'expérience des jeunes, la réalité commune est réinventée - est « réinstitutionalisée » - au travers de l'investissement dans les relations interpersonnelles.

La carte des technologies

Il est possible de composer la **panoplie technologique** que ces « **experts relationnels** » utilisent pour fiabiliser leurs relations et se confronter au monde... un peu à la manière d'un militaire.

Les jeunes disposent d'un très large choix de TIC. Les parents sont d'ailleurs souvent sceptiques face à cette profusion, et critiques sur le temps que leurs enfants y passent. « Ont-ils vraiment besoin de tout ça... ? »

La réponse est oui. Car chaque technologie remplit une fonction spécifique.

Le MP3 permet, à travers la musique, de se créer une enveloppe protectrice.

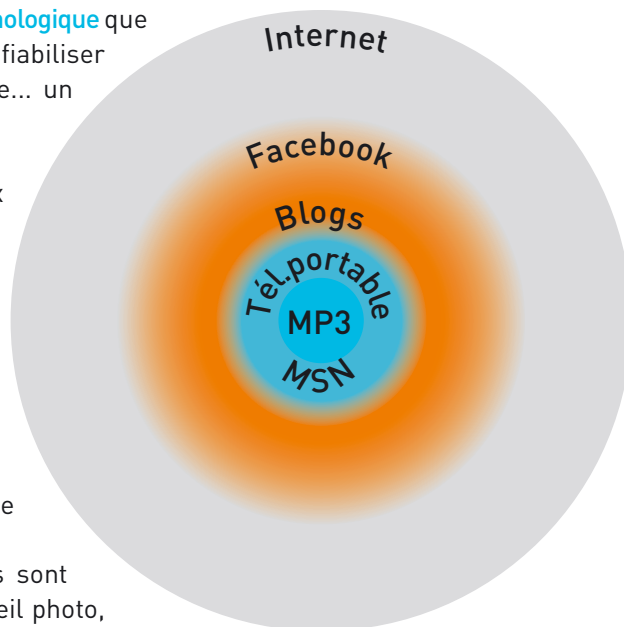
Le téléphone portable, dont les fonctions sont de plus en plus étendues (musique, appareil photo, etc.), constitue l'outil idéal pour être en relation avec son « petit monde » (notamment à travers l'envoi de SMS/MMS).

À la différence des blogs, le téléphone portable et ses dérivés permettent d'être en relation avec les fiables « hyper-proches ». Idem pour MSN, où les jeunes poursuivent leurs discussions après les cours avec leurs camarades de classe (au grand dam des parents...).

Les blogs, nous l'avons vu, permettent la construction du tissu relationnel sur lequel on peut compter et l'acquisition de compétences relationnelles, qu'ils peuvent, dans un second temps, mettre en oeuvre sur Facebook pour passer du « petit monde » au « grand monde ».

Enfin, Internet, au sens large, constitue une modalité d'ouverture sur le monde non fiable.

Remarque : le cas des jeux vidéo en ligne (type World of Warcraft ou Second Life) sont des univers virtuels dans lesquels les joueurs peuvent se créer une nouvelle identité (la création d'un avatar). Refus de la réalité ? Schizophrénie ? Pas si sûr. A travers ces univers parallèles, les jeunes s'exposent sans mettre « leur véritable personne » en danger. Ces univers sont violents, comme l'est le monde réel, mais, à la différence de ce dernier, les jeunes peuvent le maîtriser.



Conclusion :

de la confiance institutionnelle... à la confiance relationnelle

Pour la jeune génération, la confiance n'est ni donnée d'en haut, ni garantie collectivement par les institutions. La confiance, c'est aux jeunes de la construire : **elle est l'enjeu de leurs pratiques et elle engage leur responsabilité.**

Pour progresser dans la jungle d'un monde non fiable, les jeunes inventent un mode de vie : ils avancent pas à pas et, à chaque pas, **ils s'assurent de la fiabilité d'un ensemble de relations interpersonnelles** qu'ils ont appris à tisser, à densifier, à diversifier, à stratifier.

La sphère relationnelle n'est pas un cocon favorisant le repli sur soi. Il s'agit bien au contraire d'un dispositif permettant de fiabiliser leur ouverture sur le monde.

La culture de la génération 15-25 ans renvoie dos à dos les socialités traditionnelles et l'individualisme égoïste. **Elle permet de repenser le rapport de l'individu au collectif à partir des valeurs d'une éthique relationnelle :** sincérité, réciprocité, reconnaissance, respect, bienveillance...

Hors de cette éthique interpersonnelle, la confiance est inenvisageable pour la jeune génération. Nous assistons à **un véritable basculement de la confiance institutionnelle vers la confiance interpersonnelle.**

Les organisations, entreprises, partis politiques, syndicats doivent dès lors prendre acte de ce processus culturel. Ce basculement ne signe pas la fin des organisations institutionnelles, il désigne le déclin historique de leur modèle de fonctionnement. **L'enjeu institutionnel est aujourd'hui de réorganiser les relations aux individus autour de l'enjeu interpersonnel,** en respectant l'éthique relationnelle que la culture jeune introduit explicitement dans l'ensemble de la société.



Focus sur les jeunes et l'entreprise :

[Re]fonder la confiance sur l'éthique entrepreneuriale

L'hypothèse développée permet de mieux cerner les attentes des jeunes générations vis-à-vis du monde du travail et en particulier celui de l'entreprise.

Il y a dans ces attentes un aspect paradoxal. Nous pourrions supposer qu'une vision si inquiète du monde, la difficulté à y trouver sa place et la faible confiance qu'accordent les jeunes aux entreprises (seulement 37 %) aient pour conséquence de faire baisser le niveau des attentes des jeunes envers les entreprises. Or, ce n'est pas vraiment le cas.

En réalité, **les jeunes générations abordent le monde de l'entreprise à travers les critères de la nouvelle socialité : reconnaissance, considération, réciprocité, soutien**. C'est cette socialité éthique et relationnelle, à l'œuvre notamment dans leurs pratiques des TIC, qui permet aux jeunes d'avancer dans un monde non fiable. Par conséquent, si l'entreprise ne met pas en œuvre ces valeurs, c'est le manque de confiance qui surdéterminera les relations avec les jeunes embauchés.

La jeune génération attend d'être **considérée** non seulement pour ses diplômes (pour ceux qui en ont), mais aussi pour ce dont elle est porteuse. Cette question est d'autant plus cruciale chez les jeunes qui n'ont pas de diplômes. Leurs potentialités sont leurs seules richesses. Si elles ne sont pas reconnues, ces jeunes ne sont plus considérés que comme des pions anonymes et corvéables. De ces jeunes-là, l'entreprise ne pourra jamais rien attendre.

Lorsque le contrat de l'éthique relationnelle n'est pas rempli, la jeune génération n'est pas mobilisable. Les jeunes salariés, ne se sentant pas considérés comme des personnes par les pratiques managériales, peuvent avoir des comportements extrêmement durs et devenir intransigeants envers leur entreprise. La règle de la **réciprocité** s'applique aussi bien dans un sens positif que négatif. **La jeune génération refuse la considération à ceux qui ne les considèrent pas.**

Les jeunes ne peuvent pas se sentir en confiance dans un simple statut de salarié. Ils doivent être reconnus en tant que personnes, ce qui place le management et les politiques RH, ou plus précisément **l'éthique managériale et RH**, au cœur de la question de la confiance dans le milieu de l'entreprise.

Pour aller
plus loin



Les jeunes et la crise

Une crise qui fait événement

En novembre 2008, à la différence des plus âgés, les jeunes percevaient la crise financière comme une crise parmi d'autres, une de plus qui venait s'ajouter à l'ambiance générale de crise.

En janvier 2009, la crise est devenue économique, elle impacte leur quotidien et leur vie à venir, et la perception des jeunes a changé.

Les jeunes ne sont pas étonnés de l'arrivée de cette crise, elle apparaît en continuité avec une situation préalable de dégradation économique et de dysfonctionnements généraux (déséquilibre entre les pouvoirs de la finance et les règles de l'économie...)

Mais, cette crise les surprend par sa quadruple ampleur :

- **son extension** : cette crise affecte la totalité de la planète ;
- **son intensité** : des États-Unis à la France, elle s'est propagée sans que ses effets ne s'atténuent ;
- **sa soudaineté** : « j'ai le sentiment que du jour au lendemain on a parlé de récession »
- **son imprévisibilité** et la peur soudaine qu'elle a provoquées autour d'eux (les jeunes parlent de « panique »).

La crise actuelle se distingue ainsi de la crise environnementale prévue de longue date et dont les effets sont progressifs.

Pour les jeunes, cette crise provoque une prise de conscience : les choses peuvent basculer « soudainement » et de façon imprévisible, et les gens peuvent perdre tout d'un coup l'équilibre et le contrôle de leur situation personnelle.

Or, pour les jeunes, le monde est par essence caractérisé par la non fiabilité et l'imprévisibilité. Avec cette crise, la non fiabilité du monde change de registre. Le non fiable n'est plus un danger diffus, potentiel, mais **un danger actuel qui peut les viser et les concerner directement**. À titre de comparaison, lorsque l'orage tonne au loin, il constitue une menace diffuse. En revanche, lorsque l'éclair s'abat brusquement sur l'arbre à côté de ma maison, il devient un danger qui peut me viser particulièrement.

Cette prise de conscience vient questionner leur propre confiance dans leur capacité à s'en sortir.

En ce sens, pour les jeunes, la crise actuelle fait événement et produit un **effet de rupture**. Elle provoque une réflexion et remet en question ce qu'ils pensaient avant. Il y aura un avant et un après : « À la fin de la crise, les choses ne pourront pas redevenir comme avant ! » déclarent les jeunes interviewés.

Une crise qui vient questionner la confiance dans sa capacité à se « débrouiller »

Les jeunes re-questionnent et révisent les modalités à travers lesquelles ils s'adaptent. Ils se demandent si leur système d'adaptation est à la hauteur de la situation. Un nageur possède une technique de natation dans laquelle il a confiance. Cependant, lorsqu'une vague très puissante arrive, il se demande si sa technique suffira.

Évaluer s'ils vont avoir **les capacités pour se débrouiller seuls** devient la préoccupation majeure des jeunes.

Se débrouiller seul, cela signifie avoir un travail, un logement, et être indépendant financièrement. C'est ne pas « galérer » et ne pas manquer d'argent. Dans tous les discours prédominant les questions suivantes : « Suis-je à l'abri, ai-je fait les bons choix d'orientation pour ne pas courir le risque de **manquer d'argent...** ? ». Manquer d'argent constitue en effet la **situation limite** à laquelle il ne faut pas arriver. Elle renvoie pour les jeunes au risque de ne plus avoir la capacité de tenir sa place dans les rapports sociaux, en particulier lorsqu'il faudra faire face à des difficultés, des imprévus ou des changements dans sa vie (enfants, etc.).

Il ne s'agit pas de la limite au-delà de laquelle une personne ne peut plus assumer les fondamentaux : se nourrir, se loger, se chauffer... Ce seuil-là existe, mais avant, il en est un autre qui est relatif à la fonction de socialisation de l'argent.

À cette fonction de l'argent est intimement liée celle de la consommation. Pour les jeunes, la **consommation a une fonction de socialisation**. Dès lors, restreindre sa consommation au-delà d'un certain seuil équivaldrait à une restriction de la socialisation. Ainsi les abonnements de téléphone portable ou d'Internet ne sont pas vitaux, mais ils sont centraux en ce qu'ils concernent le processus de socialisation. Pour les jeunes, les nouvelles technologies sont fondamentales dans la construction du tissu relationnel. Ne plus y avoir accès, c'est risquer de se retrouver seul : ainsi 46 % des jeunes interrogés dans le cadre du baromètre déclarent : « Sans mon téléphone portable, c'est comme si j'étais seul sur une île déserte. »

« C'est la grande question, est-ce que je vais y arriver seule ? »

Étudiante, 22 ans, CSP intermédiaire.

33

« Se débrouiller, c'est vivre correctement sans tout le temps surveiller son porte-monnaie, c'est pouvoir se permettre des plaisirs, c'est toujours avoir son frigo plein... »

« Ma crainte c'est d'être sans travail, c'est-à-dire sans argent et donc de n'être plus rien »

17 ans, Terminale L

Ré-évaluation des fiables et recentrage sur l'individu

La crise est appréhendée à travers le risque de manquer d'argent. Ce risque vient questionner et déstabiliser la fiabilité des relations de proximité chez les jeunes. Il en montre les limites.

« On est les seuls décisionnaires
de notre avenir,
on doit se prendre en main. »

17 ans, terminale ES.

La situation possible du manque d'argent (qui n'est pas ponctuel) interroge la question de la **réciprocité**. Cette notion de réciprocité est essentielle pour les jeunes dans la construction de leurs relations: le soutien suppose la réciprocité.

Or, en situation de crise, les questions du soutien, de la solidarité et de la réciprocité sont remises en cause. « Je peux compter sur mes amis pour me soutenir moralement, mais pas financièrement ».

Les jeunes ré-évaluent ainsi les fiables au travers de la question : « Sur qui puis-je compter pour me débrouiller dans la vie et ne pas atteindre la situation limite du manque d'argent ? ». Ils doivent avant tout compter sur eux-mêmes. Les proches sont toujours essentiels, mais, pour cette question, ils ne « suffisent pas ».

Contrairement aux amis, la famille, auprès de qui il est possible de s'endetter, peut être un soutien financier. Mais, ce cercle familial ne suffit pas pour s'en sortir, et il peut lui-même se retrouver fragilisé par la crise.

Avec le risque de manque d'argent, les fiables passent d'une « stabilité proche de l'équilibre » à une « stabilité loin de l'équilibre ».

« Je devais déjà compter sur moi, et je vais encore plus devoir compter sur moi et moins sur les autres. Mais est-ce que cela va suffire ? Vais-je être à la hauteur ? ».

Les jeunes investissent dans la **confiance en soi**, mais peuvent, en même temps, en douter face à une situation qui se tend.

« Il ne faut plus rigoler, il faut
faire sa vie, il faut trouver
une voie avec des débouchés
si on ne veut pas finir dans
la misère. On ne peut pas dire
« je verrais sur le tas », c'est
une trop grande prise de risque.
Je voulais faire compta, mais
mes belles-sœurs ne trouvent
pas de boulot là-dedans. Donc
j'ai décidé de travailler auprès
des personnes âgées, il y aura
toujours du boulot et pas de
robotisation. »

16 ans, BEP comptabilité

Deux types de comportement se dessinent alors.

Ceux qui gardent confiance du fait de :

- leur personnalité : leur capacité à rebondir, à trouver des solutions, leur caractère combatif...
- leur bagage scolaire et leur choix d'une orientation professionnelle avec des débouchés : recherche et vérifications des informations auprès des proches, sur Internet... Par exemple, certains jeunes décident de se réorienter professionnellement : celui qui voulait être kiné indépendant va essayer d'être salarié en hôpital, celle qui voulait travailler dans le secteur de la comptabilité va faire une formation dans l'aide aux personnes âgées, une autre en école de commerce qui se destinait à la finance cherche une autre voie...
- leur capacité à construire et entretenir un réseau relationnel : c'est une condition sine qua non d'adaptation à la situation.
- leur prudence dans leur rapport à l'argent, à la consommation.

De façon émergente, ceux qui mettent en doute cette confiance en eux.

Pour eux, la crainte est forte de ne pas arriver à se débrouiller seuls car, selon eux, leurs marges de manœuvre se réduisent. C'est un **sentiment d'impuissance** qui domine. Ils ont peur du chômage, des dettes, de situations de travail qui ne protègent pas de la précarité (cumuler deux emplois, salaire très bas...). Ils ont peur d'être submergés par les vagues.

Une attitude d'adaptation : la prudence

Pour les jeunes, cette crise va produire un changement d'attitude caractérisé par la **prudence**. Dans une situation d'imprévisibilité où le danger peut les concerner directement, il s'agit d'être attentif pour ne pas être pris au dépourvu et déstabilisé.

Être prudent, ce n'est pas être timoré, mais plutôt être aux aguets, sur le qui-vive, c'est être vigilant dans son action, sa consommation, le choix de son orientation professionnelle...

Il s'agit d'essayer de transformer l'imprévu en probabilité.

Cette attitude de prudence ne se fait pas au nom de valeurs éthiques, mais constitue une méthode d'adaptation. Même si pour certains, cette prudence peut ouvrir des perspectives d'évolutions positives (en termes de consommation, d'environnement, de régulations de la sphère financière...)

« Moi je ne risque pas d'avoir des soucis, c'est dans mon caractère, je trouverais toujours une solution, je ne suis pas du style à lâcher, même s'il faut que je prenne un métier qui ne me plaît pas, et en plus j'ai choisi un métier avec des débouchés, on aura toujours besoin d'infirmière, c'est pour cela que je garde confiance. »

21 ans, infirmière

« J'ai peur de ne pas y arriver, du fait de l'imprévisibilité de ce qui peut arriver du jour au lendemain : ne pas avoir mon diplôme, avoir des dettes, la crise qui empire... »

Extraits d'entretiens

« On va faire plus attention, on aura plus conscience que n'importe quoi peut arriver. Ce n'est pas plus dur, c'est juste une adaptation. »

« Je ferais attention quand je ferais un gros achat pour ne pas être surpris et paniqué comme l'ont été les gens. Pas d'achat sur un coup de tête, si j'ai des actions en bourse je ferais attention à tous les signes préalables. »

Extraits d'entretiens

Filières professionnelles et filières générales

L'analyse du discours des jeunes met en évidence une distinction nette entre ceux qui sont en filière générale (lycées d'enseignement général, universités, classes préparatoires...) et les jeunes en cursus professionnel (BEP, Bac pro, Licence professionnelle). En fonction des parcours scolaires se construisent des expériences très contrastées à partir desquelles s'élaborent des manières de concevoir l'autonomie et des représentations du système scolaire radicalement opposées.

Un rapport à l'avenir contrasté

La **pression** est ce qui caractérise leur expérience. En germe chez les 15-18 ans, celle-ci devient progressivement et massivement le thème central de ce que vivent les 18-25 ans. Comment se construit cette expérience ?

Les jeunes en filières générales

Ils s'inscrivent dans le modèle traditionnel d'intégration à la française. C'est l'obtention d'un diplôme scolaire qui surdétermine centralement leur avenir. D'une certaine manière, ils jouent le « jeu ».

Et le « jeu » s'est profondément transformé, il est devenu :

- **plus dur** car fortement concurrentiel : ils sont de plus en plus nombreux à concourir ;
- **plus exigeant** car il faut déployer beaucoup plus d'effort pour parvenir ou dépasser le niveau social de ses parents ;
- et **plus aléatoire** dans la mesure où avoir un diplôme n'est pas la garantie de trouver une place, à la hauteur de son diplôme.

Bref, les règles du jeu ne sont pas fiables.

Dans cette nouvelle configuration, la prescription du système scolaire et celle des parents sont omniprésentes et les jeunes intègrent **l'impératif de réussite scolaire**. Non seulement ils savent qu'ils n'ont pas le choix s'ils veulent s'en sortir, mais, en plus, se joue toute la question de la dette qu'ils ressentent à l'égard de leurs parents : « être à la hauteur des sacrifices que mes parents ont consentis pour moi ». Ils se sentent redevables du rang social dont leurs parents leur ont fait bénéficier.

Dès lors, la pression individuelle est maximale : « **tout dépend de moi** » !

L'adolescent est convoqué à une épreuve personnelle qui sera déterminante : il y joue son avenir. Valorisation du travail et sentiment de responsabilité individuelle sont fortement développés. L'enjeu est certes difficile à porter mais il le fait sien, au prix de nombreux sacrifices : arrêt d'activités sportives, moins de temps consacré à ses amis, mais aussi... sacrifice de désirs professionnels sur l'autel de la réalité, du « débouché ».

Se crée une situation de forte pression temporelle, un sentiment d'urgence, à double titre : « **tout dépend de moi, maintenant** » !

- Au titre du jeu lui-même : il n'y a pas de droit à l'erreur, encore moins à l'échec. Pour 80 % des jeunes interrogés « tout se joue maintenant, il ne faut pas perdre de temps ». Prendre son temps, c'est perdre du temps, ne plus être dans le rythme de la course. Son parcours doit avoir la forme pure de la ligne droite, du franchissement d'obstacles continu.
- Au titre de son enjeu : élevés à l'autonomie, mais disposant de peu d'espace pour l'exercer, ils sont impatients d'accéder à une autonomie pleine et entière.

Seuls échappent à cette expérience, ceux qui ayant franchi les étapes éliminatoires (grandes écoles, médecine...), sont assurés d'avoir une place – ceux qui, de fait, ont déjà une place.

Les jeunes en filières professionnelles

La situation des jeunes en filières professionnelles ne se réduit pas à l'expérience de la disqualification (les filières professionnelles sont souvent considérées comme des « voies de garage » réservées aux élèves en échec scolaire). Cette disqualification est certes présente et ne doit pas être minimisée, mais elle ne rend pas compte de l'ensemble des expériences.

De surcroît, quand une autre logique se développe, celle-ci rend compte d'une expérience radicalement différente de celle des jeunes en filière générale.

Le parcours des jeunes en filières professionnelles ne s'inscrit pas dans le schéma traditionnel scolaire « à la française ». Il marque une bifurcation, une **rupture**, qui constitue une épreuve dans leur histoire personnelle, avec un avant et un après.

Cette rupture est l'occasion, en premier lieu, de mettre en œuvre une capacité personnelle de **rebond** face à une épreuve de la réalité. Cette capacité à rebondir forge une certaine forme de confiance en soi : la confiance en sa capacité de « débrouille », de s'en sortir.

En deuxième lieu, elle est l'occasion pour eux de **faire un choix** d'un type d'activité, d'un secteur ou d'un métier, c'est-à-dire d'une mise en acte de son autonomie. En empruntant une autre voie, ils trouvent non seulement leur voie mais aussi « leur voix », c'est-à-dire leur affirmation de soi.

Enfin, elle leur permet de s'inscrire dans un système scolaire **alternatif** (et non un « sous-système »), plus en phase et en continuité avec le monde professionnel : « un système qui me dote de compétences et me confère une identité via un métier ».

Cette assise personnelle renforcée se manifeste pleinement au travers d'une plus grande sérénité et d'une plus grande décontraction face à l'urgence. Leur parcours est envisagé en tant que **cheminement** : l'apprenti se trouve peu à peu au travers de diverses expériences. Il y a un **droit à l'erreur**, des passerelles possibles.

Deux conceptions de l'autonomie

Les jeunes en filières générales

Pour ces jeunes, l'autonomie n'est que **potentielle**. Elle est avant tout projetée, c'est un « à-venir », ce à quoi ils accéderont plus tard une fois qu'ils auront trouvé leur place.

L'autonomie résulte d'un changement de statut marqué par l'accès à une place sociale. Elle est indissociable de la notion d'argent. L'argent est la condition de possibilité de l'autonomie. Par « argent », il ne faut pas seulement entendre indépendance financière à l'égard de la famille, mais surtout le fait de disposer d'une capacité financière qui rend possible de mener leur vie telle qu'ils l'entendent.

Les jeunes en filières professionnelles

À l'inverse, l'autonomie est, pour eux, fondamentalement **actuelle** (versus potentielle). C'est une mise en acte qui s'effectue dans « l'aujourd'hui » au travers de choix fondamentaux.

C'est le fruit d'un processus continu (versus un changement de statut). Elle se construit par un apprentissage, au cours duquel, à travers de multiples expériences et confrontations à la réalité, il s'agit de **se trouver** (versus accéder à une place sociale).

L'autonomie est ici conçue comme **compétence personnelle à mener le cours de sa vie**, à la faire sienne (versus capacité financière).

Deux visions du système scolaire

Les jeunes en filières générales


Pour eux, le système scolaire apparaît comme une institution dont le sens « s'assèche » et tend à se réduire à une **pure finalité « diplômante »** : sésame de l'accès à une vie professionnelle et adulte. L'institution scolaire est une « machine à examen » dont l'enseignant n'est que le rouage. Il « déroule » le programme. Il n'y a de transmission que celle du savoir permettant de répondre aux épreuves scolaires.

Dans ce cadre, chacun, « enseignant » comme « élève », reste à sa place désignée par le système scolaire et s'y trouve réduit, laissant dès lors peu de place à l'établissement d'une relation de confiance. Sauf exception, l'enseignant est hors de la sphère des fiables.

Les jeunes en filières professionnelles

À l'inverse, pour les jeunes en filières professionnelles, le système éducatif dont ils font l'expérience s'enrichit d'un sens qui dépasse la simple finalité « diplômante ».

Le modèle professionnel met en œuvre et porte un **projet de formation** qui ne se réduit pas à l'enseignement de savoirs, mais consiste à former (voire à « transformer ») une personne, à la faire advenir en tant que professionnel (vendeur, technicien...).

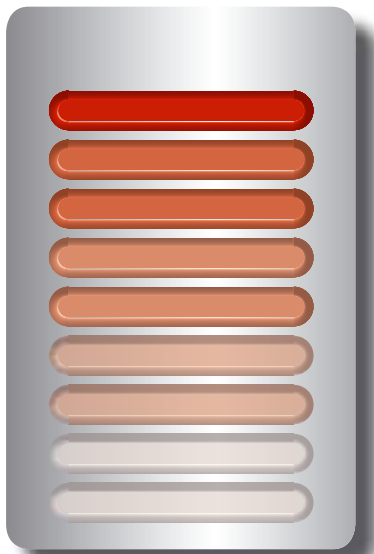
Dans ce cadre, l'enseignant est alors un formateur qui, non seulement a ou a eu des expériences professionnelles (il ne se réduit pas à sa place d'enseignant), mais surtout, prend en compte dans l'acte de formation, toute la dimension personnelle. Il suscite et porte attention à l'engagement, encourage, coach, échange sur de multiples registres... créant ainsi les conditions d'une relation interpersonnelle où la confiance a sa place. 

Résultats

l'indice de
CONFIANCE
des jeunes (15-25 ans)

90 %

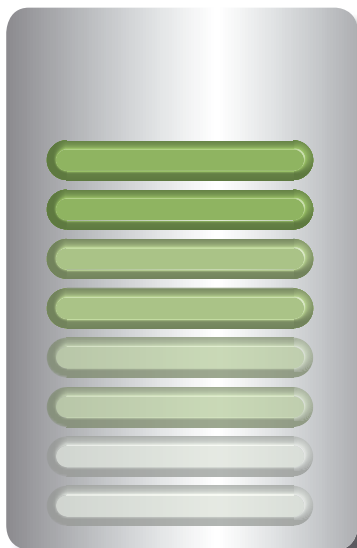
des jeunes Français
jugent que le monde va mal



pourtant...

75 %

pensent pouvoir s'en sortir



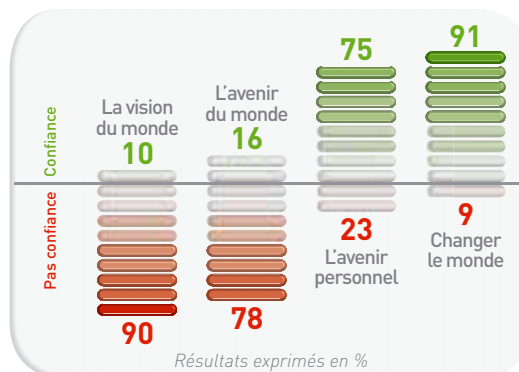
Les jeunes et l'avenir

90 % jugent que le monde va mal

78 % estiment que l'état du monde ne va pas s'améliorer, voire se dégrader

75 % pensent qu'ils vont s'en sortir

91 % déclarent qu'il faut changer les choses



Le monde est vécu par les jeunes comme immaîtrisable, et donc fondamentalement non fiable. 9 jeunes sur 10 estiment que le monde ne va pas bien. En outre, un tiers des jeunes n'envisagent dans l'avenir aucune amélioration, et un jeune sur deux juge même que la situation va se dégrader.

Paradoxalement, les trois quarts des jeunes pensent qu'ils vont s'en sortir malgré tout. Sont-ils naïfs ? Sont-ils cyniques ?

Absolument pas. Cette jeune génération est née dans un monde sans confiance. À la différence de leurs parents, ils n'ont jamais connu autre chose que l'absence de confiance. Il n'y a donc chez eux ni déception, ni nostalgie.

L'attitude de la jeune génération se distingue de celle des jeunes de Mai 68. Pour ces derniers, la remise en cause de la société passait par la volonté de remplacer le modèle de la société (capitalisme, consommation, domination de classe) par un autre modèle opposé et issu des mouvances marxistes, anarchistes ou libertaires. Pour la jeune génération actuelle, si la transformation du monde est nécessaire, il n'est pas question d'un remplacement radical et violent d'un modèle par un autre, mais de la transformation, de l'adaptation du modèle actuel. Si la société de consommation n'est pas remise en cause, elle doit se transformer en intégrant des valeurs éthiques comme la responsabilité environnementale, l'équité ou le refus du travail des enfants.

Trois profils de jeunes



Les « adaptatifs » 66 % des jeunes

Pour les « adaptatifs » le monde va mal mais ils pensent pouvoir s'en sortir.

L'adaptation est l'attitude qui qualifie le mieux l'ensemble de la nouvelle génération.
On retrouve néanmoins une caractéristique dans ce groupe, celle de la stabilité de l'emploi (du jeune ou de sa famille). Dans un monde inhospitalier, avoir un travail stable constitue la première des garanties pour pouvoir « s'en sortir ».



Les « défaitistes » 22 % des jeunes

Les « défaitistes » : le monde va mal et ils doutent de pouvoir s'en sortir.

Les défaitistes se sentent démunis face à l'inhospitalité du monde, disposant de moins de marge de manœuvre que les autres jeunes.
Ils sont le plus souvent issus de familles défavorisées (52 % de CSP- et 21 % d'inactifs) et précaires (28 %). Il y a, par ailleurs, dans ce groupe 20 % de jeunes à la recherche d'un emploi.
Soulignons enfin que ces jeunes sont plus souvent des filles/femmes, et de jeunes parents.



Les « insouciants » 8 % des jeunes

Pour les « insouciants » le monde va bien et ils estiment pouvoir s'en sortir.

Il s'agit surtout de garçons/hommes (67 %) et de jeunes plus favorisés (50 % de CSP + et intermédiaires).
Ces jeunes optimistes sont plus indépendants, voire installés : 40 % sont chefs de famille, 35 % travaillent et 40 % suivent des études longues.

À noter, 1 sur 2 est actif dans une association.

Les jeunes et les organisations

61 % ne font pas confiance à l'État français

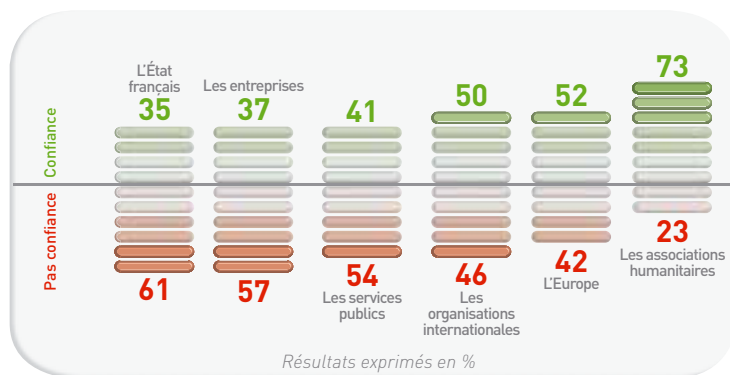
57 % ne font pas confiance aux entreprises

54 % ne font pas confiance aux services publics

50 % font confiance aux organisations internationales (ONU, Banque Mondiale,...)

52 % font confiance à l'Europe

73 % font confiance aux associations humanitaires



La crise de confiance institutionnelle chez les jeunes est à mettre en relation avec leur vision du monde : 90 % pensent que le monde va mal. Et si les 15-25 ans ne font pas ou peu confiance aux organisations, c'est justement parce qu'elles ne font pas la preuve de leur efficacité dans leur mission de maîtrise et d'amélioration du monde.

Par ailleurs, les organisations génèrent traditionnellement une « confiance de masse », alors que, pour les jeunes, une relation de confiance est nécessairement basée sur une relation interpersonnelle (directe et personnalisée). Le modèle institutionnel apparaît aujourd'hui en décalage avec le modèle culturel de la génération 15-25. Ce mode de fonctionnement propre aux jeunes influence d'ailleurs l'ensemble de la société.

On peut s'étonner (ou pas) du fait que les organisations internationales et l'Europe inspirent davantage confiance aux jeunes que l'État français (qui obtient le plus mauvais score de confiance). Ce n'est pas tant lié à une question d'efficacité qu'à un fonctionnement en « collectif », plus proche du mode de fonctionnement des jeunes.

Les jeunes et les leaders d'opinion

- 85 %** ne font pas confiance aux hommes politiques
- 68 %** ne font pas confiance aux dirigeants d'entreprise
- 69 %** ne font pas confiance aux journalistes
- 58 %** font confiance aux experts
- 78 %** font confiance aux scientifiques



Dans un climat global d'absence de confiance institutionnelle, on s'attend à ce que les jeunes aient le même regard vis-à-vis des leaders d'opinion que vis-à-vis des institutions dont ils sont les porte-paroles... En fait, c'est pire !

Les jeunes ont encore moins confiance dans les hommes politiques (12 %) que dans l'État français (39 %). Même chose en ce qui concerne les dirigeants d'entreprises : seulement 27 % contre 43 % de confiance accordée aux entreprises. Vénérée dans les années 80, l'image du dirigeant d'entreprise n'inspire plus confiance à la nouvelle génération. Les jeunes ont le sentiment que ces grands leaders d'opinion, qu'ils soient politiques ou économiques, « roulent » d'avantage pour leur propre intérêt que pour celui de la société. Les scandales à répétition largement relayés par les médias nourrissent ce sentiment de suspicion.

La crédibilité des experts est, elle aussi, mise en doute par les jeunes : à peine un peu plus de la moitié leur fait confiance. Seuls les discours scientifiques, modèles d'impartialité, sont fiables à leurs yeux.

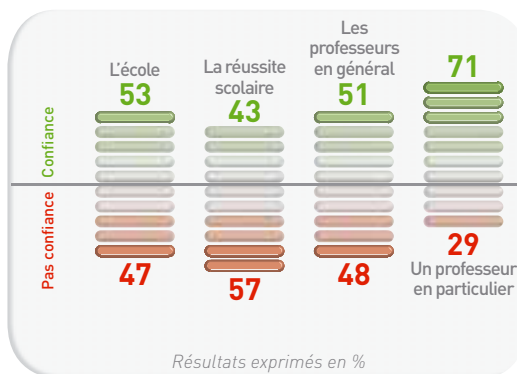
Les jeunes et l'école

53 % font confiance à l'école pour les préparer au monde du travail

57 % pensent que la réussite scolaire ne garantit pas la réussite professionnelle

51 % font confiance aux professeurs en général

71 % ont déjà eu confiance dans un professeur en particulier



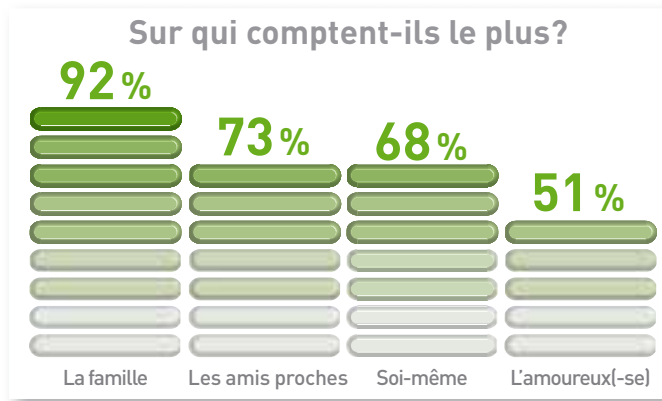
Pour les jeunes, l'école est un monde clos déconnecté du monde d'aujourd'hui.

S'il est préférable d'avoir un bon diplôme pour s'en sortir, ils savent aussi que cela ne suffit pas. Contrairement à leurs aînés, la réussite scolaire n'est pas pour eux nécessairement une garantie de réussite professionnelle. Le fameux « il faut bien travailler à l'école si tu veux avoir un bon métier » n'est plus si évident. Pourquoi ?

Parce qu'ils voient bien - notamment à travers l'exemple de leurs parents - que le monde du travail est aléatoire. Le chômage frappe de manière arbitraire, quel que soit le niveau d'étude atteint.

Par ailleurs, la confiance dans le corps enseignant est mitigée. Si les jeunes ont a priori peu confiance dans les enseignants, cela ne signifie pas pour autant qu'ils ne leur font jamais confiance. Les professeurs n'inspirent pas confiance dans leur rôle « institutionnel », c'est-à-dire en tant que représentants de l'institution scolaire, mais la confiance peut néanmoins s'établir à un niveau interpersonnel.

Les jeunes et leurs proches



Face au déficit de confiance institutionnelle, les jeunes fiabilisent leur relation au monde au travers de leurs relations interpersonnelles. Leur famille et leurs amis proches constituent pour eux de véritables supports de fiabilité dans ce monde immaîtrisable.

L'existence de cette confiance relationnelle dépend entièrement d'eux et de leurs capacités à nouer, entretenir et gérer des liens.

Les 15-25 ans, rompus à l'usage des nouvelles technologies (mobile/msn/blog/facebook), sont devenus des experts relationnels : 87 % des jeunes utilisent Internet pour dialoguer avec leurs amis. Pour plus de 80 % d'entre eux, il est indispensable de se sentir soutenu par un réseau d'amis pour avancer dans le monde d'aujourd'hui. Enfin, près de la moitié (46 %) déclare que, sans leur téléphone portable, ils se sentiraient comme « seuls sur une île déserte ».

On voit ainsi naître un individualisme interpersonnel dans lequel les jeunes comptent autant sur eux-mêmes que sur leurs amis proches.

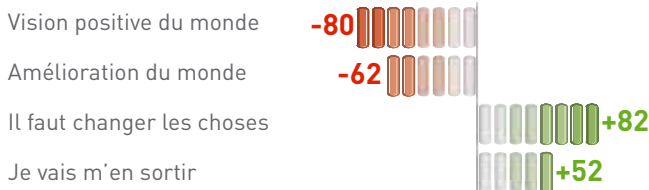
À noter, l'amoureux (-se), dont la trahison est toujours possible, ne fait pas partie du cercle des fiables pour 1 jeune sur 2.

Les niveaux de confiance en indices

(Indices = opinions positives - opinions négatives

ex. -80 = 10 % d'opinions positives - 90 % d'opinions négatives)

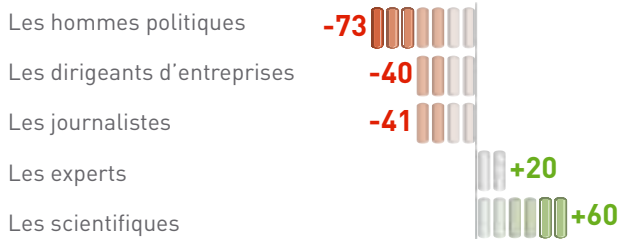
Confiance dans l'avenir



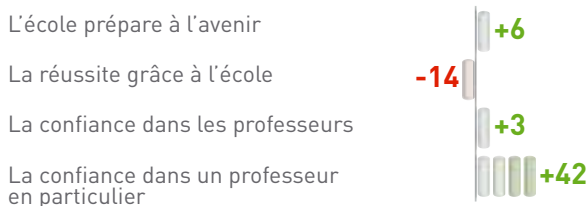
Confiance dans les organisations



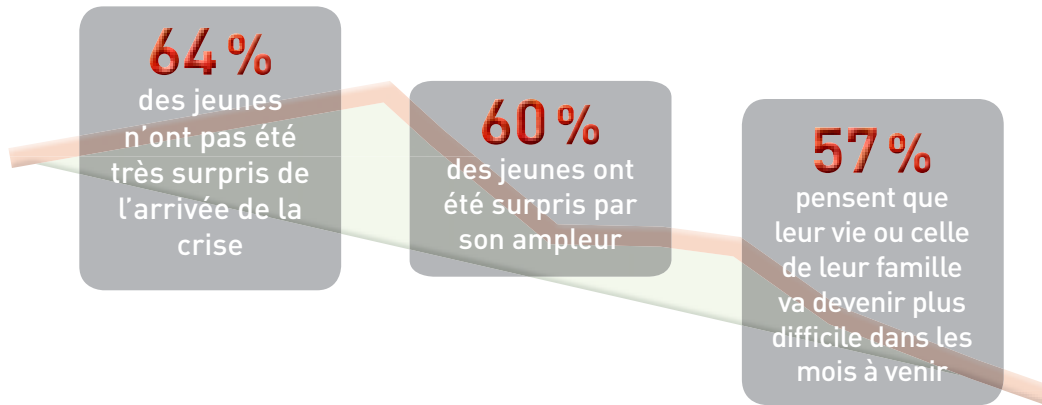
Confiance dans les leaders d'opinion



Confiance dans l'école



Focus : les jeunes et la crise

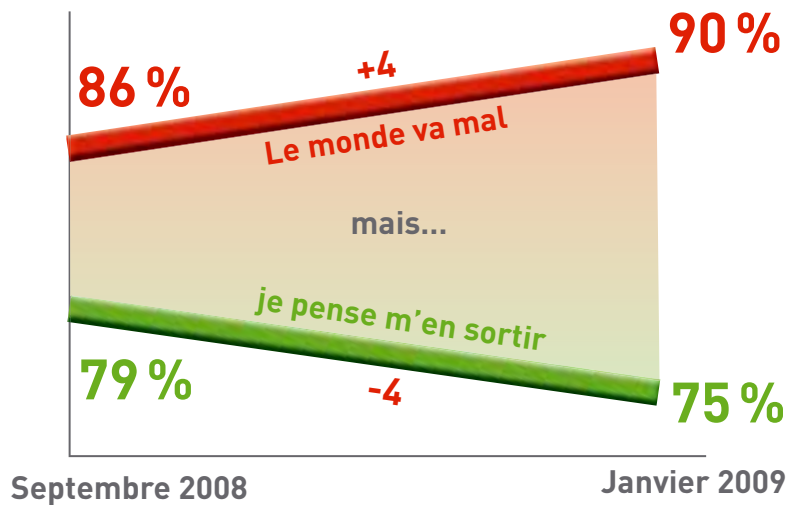


Les jeunes ne sont pas étonnés de l'arrivée de cette crise. Elle est pour eux dans la continuité d'une situation préalable, celle d'un monde bâti sur une absence de confiance.

Cependant, cette crise les surprend par son ampleur (elle affecte la totalité de la planète), son intensité (des États-Unis à la France, elle s'est propagée sans que ses effets s'atténuent), sa soudaineté et la peur « panique » qu'elle a provoqué autour d'eux.

Passé l'effet médiatique, la crise financière devenant crise économique et sociale, elle produit un effet de rupture chez les jeunes. L'absence de confiance qu'ils ressentaient vis-à-vis du monde devient tout à coup une menace directe, dont ils peuvent être les premières victimes. Cette prise de conscience vient questionner leur propre confiance dans leur capacité à s'en sortir. Les 15-25 ans, et surtout les plus âgés, requestionnent et révisent leurs systèmes d'adaptation. Ils se demandent s'ils sont à la hauteur de la gravité de la situation.

Les effets de la crise sur la confiance des jeunes



Malgré la crise, entre novembre 2008 et janvier 2009, certains niveaux de confiance ont positivement évolué

C'est le cas de la confiance dans l'école par exemple.

La **confiance dans la réussite scolaire** comme garantie de réussite professionnelle, bien que toujours faible, est passée de **38 % (sept. 08) à 43 % (janv. 09)**.

On note d'une manière générale que la crise accroît surtout le sentiment d'urgence de devoir s'en sortir. Pour **80 % des jeunes « tout se joue maintenant, il ne faut pas perdre de temps »**. Un score qui a fortement augmenté sous l'effet de la crise : +14 points entre septembre 2008 (66 %) et janvier 2009 (80 %).

La **confiance entre les professeurs et les élèves** a elle aussi **progressé de 9 points** pour atteindre le score de 51 %. Les événements récents liés à la réforme des lycées et de l'Université y sont sans doute pour quelque chose : les enseignants et les élèves se sont retrouvés autour d'un même combat.

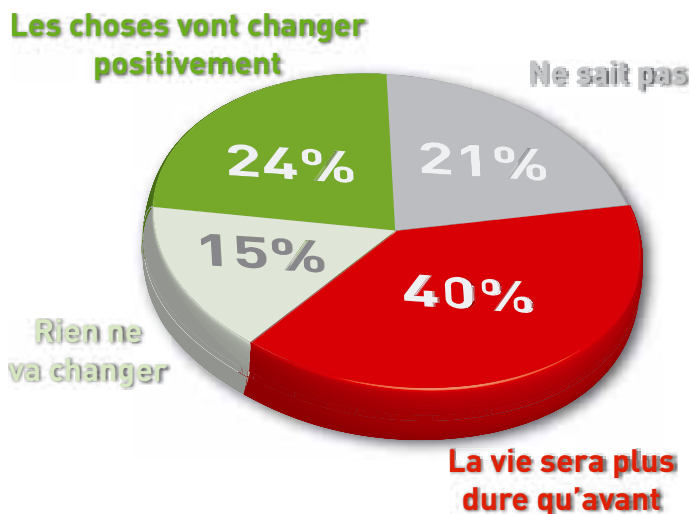
La confiance dans les entreprises progresse de **8 points**, passant de 29 % juste avant la crise (sept. 08) à 37 % (janv.09) pendant la crise. Face à cette situation, les jeunes (surtout après 20 ans) ont une préoccupation majeure : ne pas « galérer » et manquer d'argent. Manquer d'argent est une situation limite à laquelle il ne faut pas arriver : si elle menace bien entendu les fonctions vitales (se loger, se nourrir, se chauffer,...), elle impacte également la consommation, fonction fondamentale de socialisation chez les jeunes.

On peut donc faire l'hypothèse que si les jeunes accordent plus de confiance aux entreprises, c'est que dans cette situation d'augmentation du chômage, seules les entreprises semblent pouvoir offrir un minimum de sécurisation.

Et après la crise... ?

La prudence est ce qui va caractériser l'après-crise pour une majorité de jeunes. Cette prudence peut prendre un sens positif, quand on y voit une évolution favorable de l'environnement, ou un sens négatif : la vie va être plus dure qu'avant.

Les jeunes se trouvent ainsi pris dans un étau, entre l'urgence de s'en sortir et l'exigence d'être prudent.



Pour accéder à l'ensemble des travaux menés
par l'Observatoire de la Confiance de La Poste,
connectez vous sur

www.faitesnousconfiance.fr



Contacts : observatoire.confiance@laposte.net - Tél. : 01 55 44 22 34



Observatoire
de la **Confiance**



LA POSTE
DIRECTION DE LA COMMUNICATION
44 BOULEVARD DE VAUGIRARD - CP V 607 - 75757 PARIS CEDEX 15
Tél. : 01 55 44 22 06 - Fax : 01 55 44 22 55 - www.laposte.fr